



1 € le brin : le muguet à la hausse

PAGE 10

4,26 F (FRANCE METROPOLITAINE) BEL : 1,04 € / 42 FB - CH : 2,1 FS - AND : 1 € / 6,56 FF - ESP : 1,44 € / 240 PTA - GB : 1 L - GR : 1,47 € / 500 DR - PORT CONT : 1,35 € / 270 ESC - TUN : 1,300 DTU

0,05€

Aujourd'hui

en France

N° 272

MARDI 30 AVRIL 2002

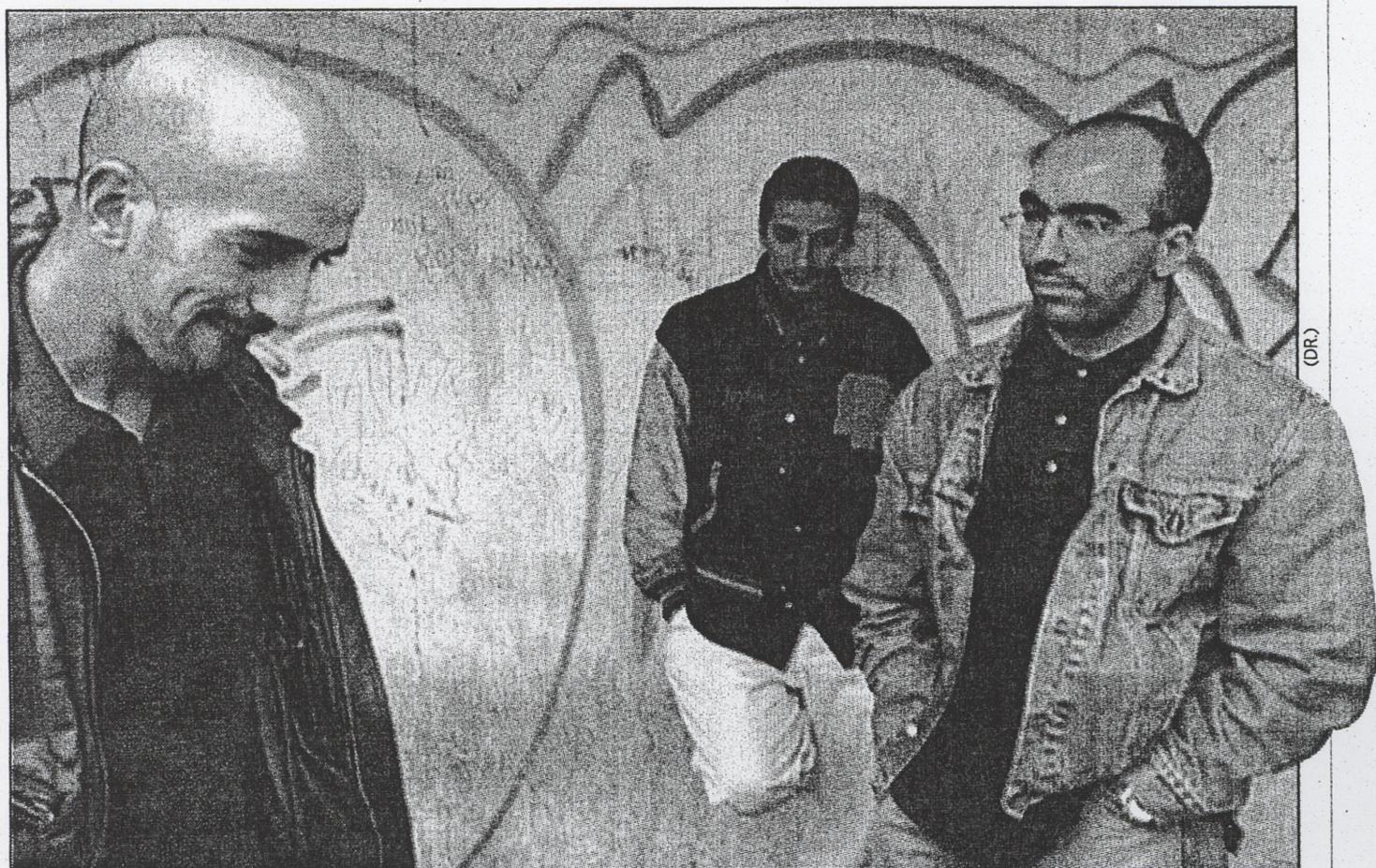
1^{er} MAI

A hauts risques

MANIFESTATIONS. Plus de 4 000 policiers et gendarmes sont mobilisés à partir de ce soir dans la capitale pour éviter que les différentes manifestations prévues demain, 1^{er} mai, ne dégénèrent. Des horaires différents, des parcours éloignés : tout a été fait pour que partisans de Jean-Marie Le Pen, d'un côté, syndicats, partis

politiques, associations qui entendent défilé au nom des valeurs de la République et de la démocratie, de l'autre, ne soient en contact au cours de cette journée. Hier encore, plusieurs dizaines de milliers de lycéens d'Ile-de-France ont battu le pavé parisien pour clamer leur hostilité au Front national. **PAGES 2 A 7**

Banlieue : un autre regard



CINEMA. Avec son premier long-métrage, « Wesh Wesh, qu'est-ce qui se passe ? », qui sort dès aujourd'hui mardi, le réalisateur Rabah Ameur-Zaïmeche (ci-dessus à gauche) montre sans complaisance la réalité des cités. Tourné avec les moyens du bord, ce film est un document qui, loin du style de « la Haine », devrait donner envie de mieux comprendre ce qui se passe dans les banlieues, en cette période si troublante à tout point de vue... **PAGE 31**

A NOS LECTEURS

Comme l'ensemble de ses confrères, « Aujourd'hui en France » ne paraîtra pas demain mercredi 1^{er} mai, jour de la Fête du travail. En revanche, vous trouverez sur notre site Internet leparisien.com toute l'actualité du jour ainsi qu'un dossier sur la tradition du 1^{er} Mai.

LORRAINE

Six mois de prison pour rien ! **PAGE 17**

COURSES

Tout sur les quintés de demain à Saint-Cloud et de jeudi à Longchamp **PAGES 23 A 29**

T 00123 - 430 - F: 0,65 €



Banlieues : un film qui tombe à pic

LES SORTIES DE LA SEMAINE. Première œuvre

de Rabah Ameur-Zaimèche, « Wesh wesh » fait sans indulgence le portrait d'une banlieue qui a perdu ses repères. Il sort aujourd'hui, juste entre les deux tours...

DES FENÊTRES empi-lées sur des fenêtres. Des barres d'immeubles qui n'en finissent pas. Des allées qui ne mènent nulle part. Bienvenue cité des Bosquets, à Monfermeil, Seine-Saint-Denis (93), jadis un charmant lieu de villégiature. Victor Hugo lui-même y eut une vision : celle de Cosette, puisant de l'eau à son lac. A tant faire, et pour les besoins de la cause romancière, il y installa la gargote des Thénardier. Ça s'appelait « les Misérables ».

Un petit monde passé aux pertes et profits de la société

Aujourd'hui, les Misérables sont toujours là, mais le décor a changé. Cosette est devenue beurette. Les Thénardier circulent en voiture à gyrophare. On y trouve des groupes de jeunes, oisifs, eux-mêmes fragmentés en tribus (ceux du bloc V5, ceux du bloc C6), et qui mènent une guerre larvée à des policiers à fleur de peau, pas toujours blanc bleu.

Tout ce petit monde est passé depuis belle lurette aux pertes et profits d'une société qui les ignore. Les uns sont enfermés dans leurs trafics de survie. Les autres ont cessé de se poser des questions. En un mot, Monfermeil, c'est un cratère de la planète Mars. Les décideurs, les politiques, s'en préoccupaient peu il y a quelques jours encore. Jusqu'à ce

que le premier tour de l'élection vienne faire électrochoc. Un conseil : qu'ils aillent voir sans tarder « Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ? », le film de Rabah Ameur-Zaimèche qui sort aujourd'hui sur les écrans.

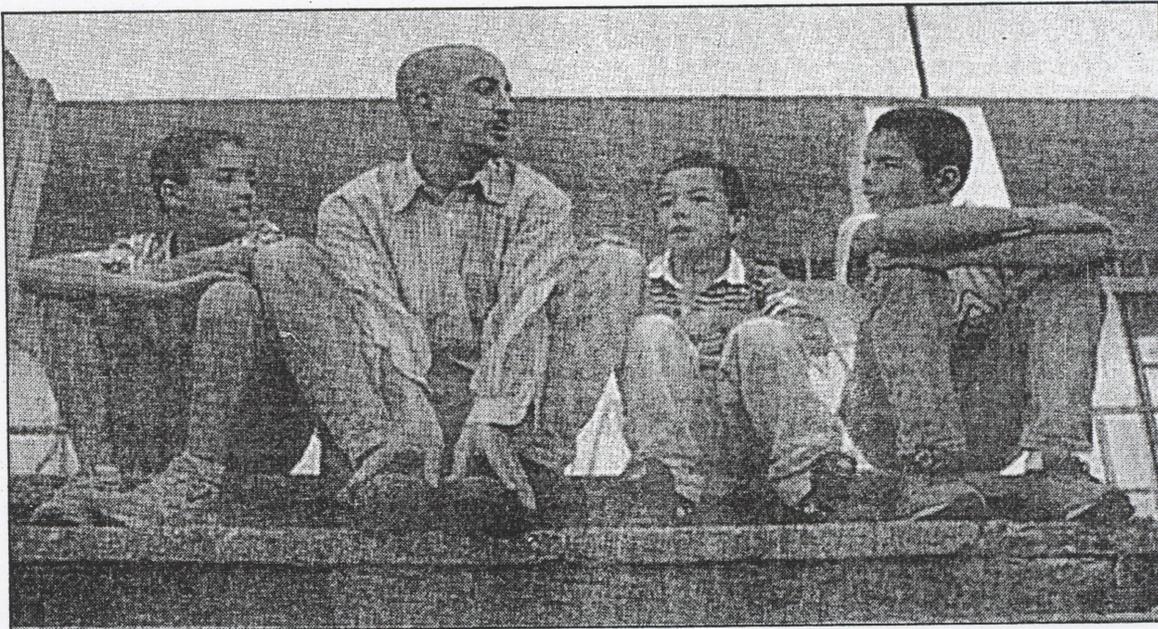
Un mélange d'humour et de drame

« Wesh wesh » — traduire « Comment ça va ? » ou « Quoi de neuf ? » — tombe à pic entre les tours de la présidentielle. A l'opposé total de « la Haine », tant sur le fond que sur la forme, il raconte comment Kamel, qui revient clandestinement en France après avoir purgé une double peine, cherche à se réinsérer en trouvant du travail.

Faute de papiers, il n'y parvient pas. Son frère, lui, gagne sa vie en recelant du haschisch. Leur mère a accepté qu'une de ses filles, avocate, aille faire sa vie ailleurs. En revanche, elle ne se résoud pas à se séparer de ses fils. Le père, qui a tout misé sur la France, a perdu ses illusions.

« Wesh wesh » ne défend aucune cause. Il se fait à rebours l'écho d'une trajectoire mal pensée, d'une donne faussée, à commencer par les conditions apparemment idylliques de cités devenues ghettos. Certaines séquences ne manquent pas d'humour. D'autres, comme le rejet d'un jeune homme atteint du sida, sont dramatiques. Tourné à vif, ce film fait plus que tout autre le constat d'une démission.

PIERRE VAVASSEUR



Rabah Ameur-Zaimèche (ci-dessus, dans une scène de son film) montre les banlieues comme on les vit aujourd'hui : avec des problèmes, bien sûr, mais aussi des gens « d'une grande richesse ». (PROD.)

« J'espère que cela va faire venir les gens dans les cités »

RABAH AMEUR-ZAÏMÈCHE, réalisateur de « Wesh Wesh »

RABAH AMEUR-ZAÏMÈCHE, 35 ans, nous a reçus hier dans les locaux du Mouvement Immigration Banlieue, à Montreuil (Seine-Saint-Denis).

Vous y abordez largement le problème du trafic de cannabis...

■ **Rabah Ameur-Zaimèche.** Nous avons écrit le scénario avec Madj (NDLR : responsable du label de hip-hop Assassin productions), en 1994, à partir de nos travaux en anthropologie urbaine. Nous voulions montrer la perte de repères culturels des jeunes d'origine immigrée dans les grands ensembles, mais aussi dénoncer les discours sécuritaires dans les cités. Leurs habitants sont marginalisés et méprisés. Ils sont en réalité d'une grande richesse.

Les grands ensembles sont pourtant le théâtre de fréquents actes de violence...

La délinquance touche aujourd'hui toutes les strates de la société, mais on rend les habitants des cités plus délinquants qu'ils ne le sont. C'est ce que j'essaie de montrer avec « Wesh Wesh ».

Vous y abordez largement le problème du trafic de cannabis...

Les jeunes des cités ont mis en place une économie parallèle : le commerce de shit. A leurs yeux, cela leur permet de garder un certain respect d'eux-mêmes. Alors que la plupart connaissent des situations d'échec, ils deviennent les patrons dans leur économie de substitution.

Le contexte politique actuel va-t-il donner à votre film une résonance particulière ?

Oui, j'y vois un signe favorable. J'espère que « Wesh Wesh » va pousser les spectateurs à s'interroger sur la situation actuelle et à venir dans les cités. Beaucoup de maires de la région parisienne sont élus parce que la population ne vote pas. Il faut une prise de conscience collective : la démocratie se joue avant tout à l'échelle locale.

PROPOS RECUEILLIS PAR
RENAUD SAINT-CRICO

Journées de l'Autisme
25-26 mai 2002



100 000 autistes en France. Nous demandons un diagnostic précoce selon les critères de l'O.M.S et la non-exclusion de la personne autiste dans notre société. Nous exigeons des milliers de places supplémentaires pour les enfants et adultes souffrant d'autisme dans des lieux de vie adaptés et une scolarisation en milieu ordinaire en priorité. Les carences de la prise en charge en France sont un véritable scandale. Signez la pétition sur Internet ou par téléphone.

Signez la
pétition
sur Internet
ou par
téléphone.

journees.autisme.fr / n° azur 0 810 105 106*

Envoyez vos dons à : Journées de l'Autisme - B.P. 15 - 75622 Paris cedex 13

*Prix d'un appel local

CRITIQUE

« Wesh Wesh, qu'est-ce qui se passe ? » : percutant ★★★★★

■ **L'histoire.** Cité des Bosquets, Seine-Saint-Denis. De retour dans sa cité après avoir purgé une double peine, Kamel tente, avec le soutien de sa famille, de se réinsérer dans le monde du travail. C'est alors qu'il devient observateur impuissant de la décomposition sociale de son quartier.

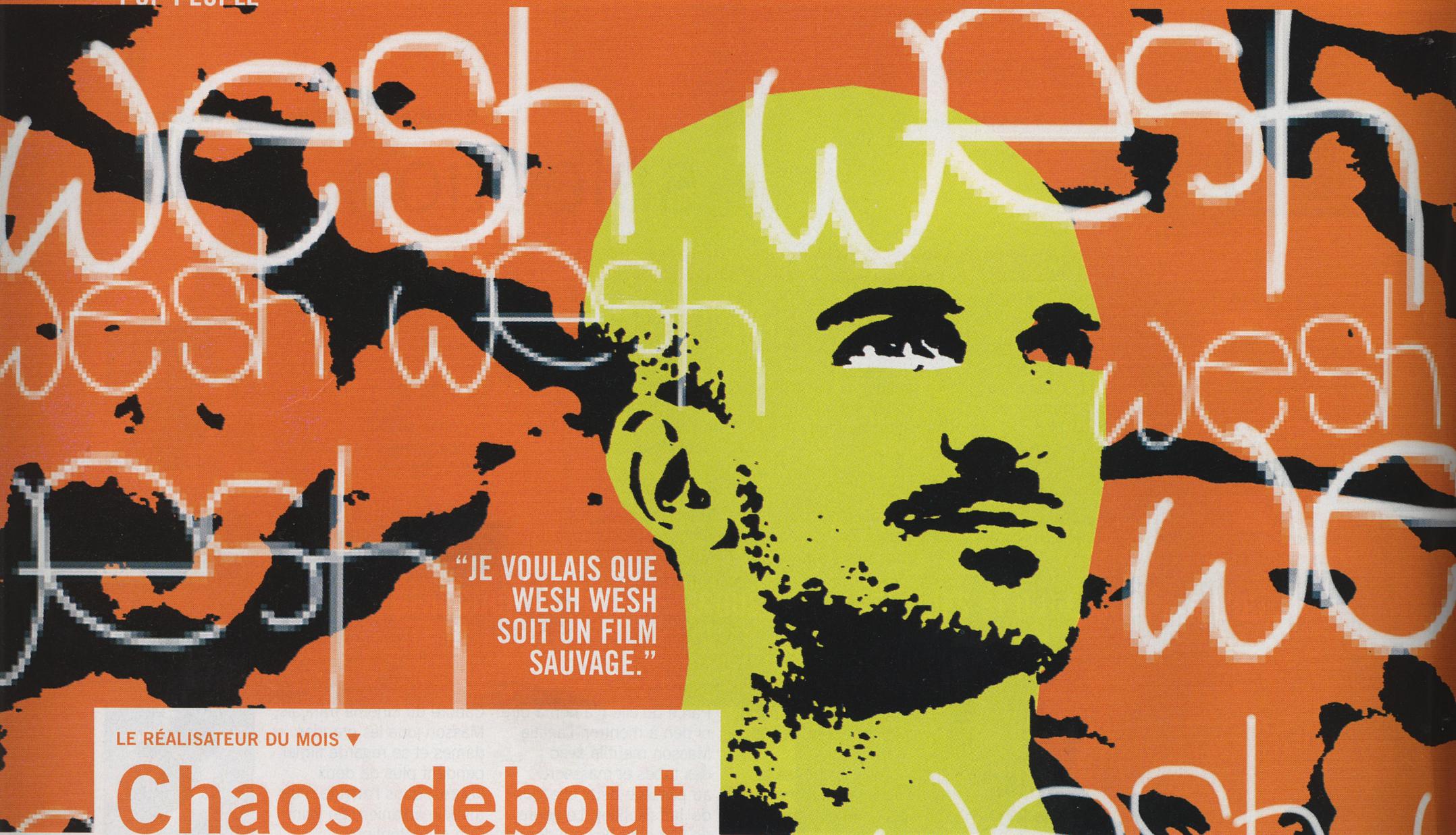
■ **Notre avis.** Percutant, taillé dans le vrai, pris sur le vif, ce premier film de Rabah Ameur-Zaimèche est un regard objectif sur une communauté qui a perdu ses repères. Tourné en famille, avec les contraintes du quotidien et les moyens du bord, « Wesh Wesh »

capte l'attention, pousse à réfléchir, invite à comprendre. S'il fallait une bouteille à la mer, jetée à l'attention de tous les énarques dont le discours est définitivement caduc, la voilà.

P.V.

Film français de Rabah Ameur-Zaimèche. Durée : 1 h 23. Avec Rabah Ameur-Zaimèche, Ahmed Hammoudi, Brahim Ameur-Zaimèche, Farida Mouffok, Ali Mouffok, Serpentine Textier...

NOTRE COTE : ★★★★★ chef-d'œuvre, ★★★★★ excellent, ★★★ bon, ★★ moyen, ★ sans intérêt.



“JE VOULAIS QUE WESH WESH SOIT UN FILM SAUVAGE.”

LE RÉALISATEUR DU MOIS ▼

Chaos debout

DANS SON PREMIER FILM, “WESH WESH”, RABAH AMEUR-ZAÏMECHE SAISIT LES TURBULENCES DU 93.

Par Yann Gonzalez

Wesh Wesh, qu'est-ce qui se passe? fait partie de ces rares films qui se sont faits tout seuls. Réalisé dans la clandestinité la plus totale et sans autorisation de tournage, ce premier long-métrage de Rabah Ameur-Zaïmeche a fini par se frayer un passage vers la lumière, et le public. On est pourtant loin d'un quelconque amateurisme : conçu « avec les tripes », *Wesh Wesh* (« comment ça va ? » en arabe) prend le « cinéma de banlieue » à bras-le-corps et en tire les plus belles vertus. Vif, radical, bourré d'humour malgré le pessimisme ambiant, le film raconte comment un jeune homme (joué par Ameur-Zaïmeche lui-même) tente, après avoir purgé une double peine, de se réinsérer au sein d'une cité gangrenée par la violence. Rencontre avec ce cinéaste trentenaire, aussi rageur et authentique que son film.

Si tu devais définir ton film en quelques mots ?

« C'est un film auto-produit, réalisé avec l'énergie et le soutien de ma famille. On a essayé d'interpeller les lascars différemment et non pas comme de la vulgaire racaille. Pour moi, ce sont avant tout des individus qui ont pris conscience de leur situation sociale. Ils savent très bien qu'ils sont dominés dans les rapports sociaux, et s'ils font les durs, s'ils tentent de devenir les “dominants” dans leur cité, c'est juste une manière pour eux de se prouver qu'ils peuvent renverser la vapeur.

Comment as-tu dirigé tes acteurs ?

C'était facile, puisque la plupart, surtout les gosses, sont de ma famille. J'allais leur chercher du McDo pour les amadouer et ils ont fini par apprendre le scénario par cœur. Vers la fin du tournage, on a balancé le script et on a laissé pas mal de place à l'improvisation. J'ai eu davantage de problèmes avec les acteurs professionnels, de véritables donneurs de leçons.

Tu as été contraint de t'auto-produire parce que personne ne voulait te financer ?

On a contacté plusieurs boîtes de prod, parfois intéressées, mais j'étais convaincu qu'il fallait tourner le film avec les tripes plutôt qu'avec des millions. Jean-François Richet (le réalisateur de *Ma 6T va crack-er*) nous a présenté son producteur qui nous a dit : “les gars, tournez-le, vous n'avez qu'à prendre une caméra”. Il fallait y aller, on avait perdu trop de temps à frapper aux portes. Je voulais que *Wesh Wesh* soit un film sauvage, et qu'il le reste le plus longtemps possible. Même s'il est

un peu dompté depuis qu'il a trouvé un distributeur, il restera sauvage par nature, comme un étalon fou.

Ton parcours était lié au cinéma avant ce film ?

Non, pas du tout. J'ai suivi des études d'anthropologie, ce qui m'a permis d'avoir un autre regard sur les autres, sur moi-même, et donc sur le cinéma. Mais je kiffe le cinéma depuis que je suis gamin, avec la découverte des films de John Ford à la télé. Franchement, c'était de la bombe : je remercie le service public (rires).

Le label « film de banlieue », tu ne trouves pas ça trop restrictif ?

Au contraire, je le revendique. Historiquement, le cinéma est né dans les banlieues. Notre ascendance, c'est les frères Lumière à Montreuil. Tu vois, ils sont du 93 comme nous. Le cinéma de banlieue, c'est le cinéma populaire depuis sa naissance. Et ça n'a rien de péjoratif.

Tu as tourné dans ta propre cité ?

Oui, mais elle est représentative de toutes les cités populaires en France. Personne d'autre n'avait encore filmé la cité des Bosquets. Dans le 93, elle est un symbole de résistance.

A quel niveau ?

Au niveau politique. On pense que chaque habitant devrait participer aux réalités, à l'avenir de sa cité, que cette personne soit étrangère ou non. A partir du moment où tout le monde paie ses impôts, je ne comprends pas pourquoi le droit de vote, au moins à l'échelle locale, n'est pas accordé. Le problème, c'est que les jeunes sont à des années lumières d'une quelconque idéologie de protestation, et en faisant exploser les grands ensembles, comme c'est le cas aujourd'hui, on brise les liens sociaux que les habitants ont mis des dizaines d'années à créer. C'est uniquement avec ces liens sociaux qu'on réussit à bâtir une prise de conscience politique collective. Eh, tu vas mettre tout ça dans *Max*? Fais gaffe, vous allez devenir un journal contestataire (rires)!

Y a-t-il des cinéastes dont tu te sentes proche ?

J'admire Ford, Renoir, Melville... Mais franchement, ce qui m'importe, c'est d'être proche des miens, des gens, d'être le plus fidèle possible à ce que je désire, et en premier lieu à la liberté. Je trouve que la devise française, Liberté, égalité, fraternité est la plus belle qui soit, et si je pouvais contribuer à la faire respecter un peu, je crois que j'aurais accompli ma mission. »

Wesh Wesh, qu'est-ce qui se passe?, en salles le 30 avril.

Wesh wesh ou une plongée dans la réalité des cités

Avec son premier film *Wesh wesh qu'est ce qui se passe?*, Rabah Ameur-Zaimèche, montre de l'intérieur, le mal vivre de cités à l'abandon et de jeunes qui ont perdu tout espoir dans ces ghettos, si près et si loin des lumières de la capitale.

Rabah Ameur-Zaimèche, qui a filmé là où il vit, tient le rôle de Kamel, qui après avoir purgé une peine de prison, a été expulsé vers l'Algérie.

"Wesh" est une expression qui veut dire en arabe "quoi?", comme on dit "comment ça va?". Ce film, qui révèle un vrai tempérament de metteur en scène, a été primé à Berlin et à Belfort. Il montre avec réalisme et une intensité prenante des immeubles complètement dégradés et des jeunes sans autre perspective que les petits jobs ou le tra-

fic de drogue, alors que les grandes sœurs s'en sortent mieux.

Entre les milliers de fenêtres des façades aux lignes géométriques, presque abstraites, dans la lumière rougeâtre d'un univers chaotique, Rabah Ameur-Zaimèche glisse des échappées lyriques vers un étang tout proche où des gamins vont pêcher, une espèce de paradis calme et reposant.

Alors que son film, réalisé l'an dernier, sort entre les deux tours de l'élection présidentielle, le réalisateur note "qu'un certain nombre de maires de banlieue sont élus simplement parce qu'une grande partie de la population ne vote pas". Il conteste la politique de destruction des barres alors que "les gens ont mis des années à tisser des liens sociaux" et pense qu'il vaudrait mieux rénover, insonoriser et créer des espaces collectifs. (AFP)



Rabah Ameur-Zaïmeche parle de son premier film, "Wesh wesh..."

Touche pas à ma cité !

Il a grandi dans la chaude cité des Bosquets, à Montfermeil, sujet de son film *Wesh wesh, qu'est-ce qui se passe ?*. Une œuvre au réalisme brut, qu'il a réalisée avec ses sœurs, ses neveux et ses potes, équipé d'une caméra DV, en toute discrétion.

Il dit la « millefa » et les « quemar » tout en parlant de Marx ou de Foucault. Profil émacié, sourire tendre, discours posé, parfois radical, jamais rageur. « *Il faut rester humble, éviter l'arrogance* », répète-t-il. Rabah Ameer-Zaïmeche, 35 ans, est le dernier garçon – « *le plus favorisé, le plus gâté, le plus capricieux* » – d'une famille algérienne de dix enfants. Il a grandi à Montfermeil, dans la cité des Bosquets, bien placée au hit-parade des quartiers « chauds » de l'Hexagone.

Quelle image trouver pour en parler ? Celle de Rabah Ameer-Zaïmeche est didactique, pudique et elliptique. *Wesh wesh, qu'est-ce qui se passe ?* est un premier film maîtrisé, réalisé sans urgence – « *On a tourné en un an, par épisodes* ». C'est peut-être cette patience – « *avant ce film, j'ai vécu paresseusement pendant plusieurs années, ça m'a permis de réfléchir aussi à ce que je voulais* » –, cette calme détermination qui ont fait la différence. Entretien avec un nouveau cinéaste « *pessimiste parce que lucide* ».

Télérama : Comment avez-vous connu la cité des Bosquets ?

Rabah Ameer-Zaïmeche : J'ai grandi là-bas, en privilégié : mon père était patron d'une entreprise de transport et il nous a inculqué très tôt le sens du défi. En tant que fils de riche, il a fallu que je trouve ma place dans la cité et que je fasse mes preuves. Mais à l'époque, la cité était moins dure, c'était une résidence privée... Plus tard, mes amis ont été orientés vers des LEP, moi j'ai continué jusqu'au bac, j'ai quitté la cité à 18 ans pour aller à la fac, faire psycho, socio, puis anthropologie urbaine. C'est là que j'ai rencontré Madjid Benaroudj, mon coscénariste, qui a monté Assassin Productions [NDLR : label phare du hip-hop français]. On était tous les deux énervés par la terminologie des cours, le fait qu'elle s'adresse uniquement à l'élite. On a eu la volonté farouche de transmettre notre savoir au public le plus large, et j'ai pensé que le cinéma était un outil adéquat. En mélangeant nos travaux de recherche sur « la territorialité des minorités ethniques », on a écrit un scénario ensemble.

Télérama : Quels films ont compté pour vous ?

Rabah Ameer-Zaïmeche : Le cinéma, c'était à la télévision, parce que la salle, c'était trop loin, il fallait prendre le bus, le métro, etc. Je regardais le nom des cinéastes dans les programmes télé et j'ai été très tôt étiqueté comme « le critique de cinéma » par la « millefa » : je « kif-fais » les westerns de John Ford, les polars de Melville. Plus tard, il y a un film qu'on cite rarement et qui a compté, je crois, pour pas mal de gens : c'est *Le Thé au harem d'Archimède* (1985), de Mehdi Charef. On y retrouve la décomposition sociale, la maman qui est au chômage et qui laisse son fils à une famille de « rebeu », le rapport de force entre les flics et la racaille...

Télérama : Vous avez tourné et produit le film avec votre argent, et celui de votre famille. Cette autoproduction, c'est un choix ou une contrainte ?

Rabah Ameer-Zaïmeche : Un choix. On voulait être autonomes, un peu comme dans le rap. *Wesh wesh...*, tourné à coups de millions, n'aurait pas eu la même substance. On n'aurait pas pu entrer dans la cité des Bosquets avec deux semi-remorques : ç'aurait été de l'arrogance pure et simple. J'ai vendu tout ce qu'il me restait comme parts de la société familiale, et j'ai créé en 1999, avec mes neveux, Sarrazink Productions. On a fait *Wesh wesh...* avec une équipe réduite, mobile, en utilisant une caméra DV quasiment invisible, et en faisant appel à mes sœurs, mes neveux et mes potes. Par la suite, on espère produire des docus, des films, de la musique, et promouvoir toute une culture urbaine des minorités ethniques.

Télérama : Quel était le personnage principal au départ ?

Rabah Ameer-Zaïmeche : Le premier personnage pour nous, c'était la cité. Ensuite, il y avait les faits sociaux, qu'on voulait décrire, sans fatalisme, en montrant par exemple, à travers la scène de déménagement, qu'on peut sortir de la cité. Et puis, il y avait la double peine, cette loi inique qui frappe Kamel, le condamne, partout où il va, à être enfermé comme dans une prison. Son seul refuge, c'est la cité. Il vit dans une totale parano, il se sent en permanence observé. C'est sa liberté de mouvement, →

Rabah Ameer-Zaïmeche : « *En tant que fils de riche, il a fallu que je trouve ma place dans la cité et que je fasse mes preuves.* »

→ pas moins, qui est interdite. L'ironie, c'est que sur le tournage, on était, nous aussi, limités par des interdictions. Impossible par exemple de filmer la préfecture de Bobigny. On s'est alors repliés sur la Sécurité sociale où on a menti un peu en racontant que c'était un film sur la Sécu ! La contrainte, ça nous pousse aussi à trouver des astuces, à être elliptique.

Télérama : La cité des Bosquets, c'était à l'origine un projet d'urbanisme positif, non ?

Rabah Ameer-Zaïmeche : Comme chaque mètre carré de l'espace urbain, les grands ensembles ont une fonction sociale. A l'origine, l'idée était de métamorphoser une population étrangère, souvent rurale et analphabète, en population citadine et moderne. Fin des années 50 début 60, il y a toute une école à la fois architecturale et intellectuelle qui appuie cette conception. C'est l'histoire de « la cité radieuse », qui veut effacer la misère des bidonvilles. Mais cela demande plusieurs années voire plusieurs générations pour qu'émerge une nouvelle culture, mêlant la culture d'origine et la culture d'accueil. Plus tard, l'arrivée de nouvelles ethnies a aussi complexifié la situation. Pour tous les pays du pourtour méditerranéen, il y a un urbanisme vertical, des immeubles de dix étages. Alors que les minorités noires venant du Sénégal ou du Mali ont, elles, une échelle urbaine horizontale : ils ont tendance à s'étendre plutôt qu'à s'élever.



A l'écoute de Rabah

Retrouvez Rabah Ameer-Zaïmeche, réalisateur de *Wesh wesh, qu'est-ce qui se passe ?*, sur www.telerama.fr

Télérama : Aujourd'hui, on détruit ces barres d'immeubles...

Rabah Ameer-Zaïmeche : Oui, mais ce n'est pas une solution, car en les dynamitant, on détruit des liens sociaux. Les habitants de ces lieux pleurent souvent : c'est leur histoire qui part en fumée. Il suffirait déjà de créer des lieux de réunion et d'ouvrir les espaces d'habitation, d'abattre des cloisons et d'insonoriser pour que la situation s'améliore. Des sociologues ont d'ailleurs démontré le rapport très étroit entre l'espace vital de chaque personne et le taux de criminalité. Les populations qui habitent là sont des familles « étendues », pas des familles « nucléaires ». Tout cela peut se résoudre s'il y a une volonté politique forte. Or, les maires de la banlieue, qui ne sont pas vraiment élus démocratiquement puisqu'une large part des gens qu'ils représentent n'ont pas le droit de vote, préfèrent ne rien faire.

Télérama : Vous montrez bien comment, dans la cité, la violence couve...

Rabah Ameer-Zaïmeche : L'histoire des cités, c'est aussi celle de leur « dangerosité », alimentée par le dehors comme par le dedans. Il y a une mythologie qui se construit autour de la force brute, autour de coups d'éclat violents, de braqueurs des générations précédentes. La population se réfugie derrière cette étiquette dangereuse. La référence pour les jeunes dans ces quartiers, c'est Mesrine : un homme fort qui a méprisé l'ordre établi en prenant les armes. Ils sont loin des idéologies de la contestation. Ils ne savent pas comment exprimer leur révolte, sinon par le rap.

Télérama : Dans le film, vous êtes partial vis-à-vis de la police...

Rabah Ameer-Zaïmeche : Non, je crois pas, je ne suis pas manichéen, je m'appuie simplement sur une observation lucide. L'omniprésence des forces de police dans ces quartiers a une fonction sociale : celle de stigmatiser ces populations opprimées et défavorisées comme des populations dangereuses.

A force d'être ultra surveillés et pointés du doigt, les lascars finissent par devenir ce qu'on désire qu'ils soient. Je considère les médias comme faisant partie intégrante d'un appareil idéologique d'Etat, au même titre que l'armée, l'école, la police. J'aimerais bien me débarrasser de cette terminologie marxiste, mais la meilleure grille, c'est encore le marxisme.

Télérama : Pourquoi ces flics sont-ils un moment « floutés » ?

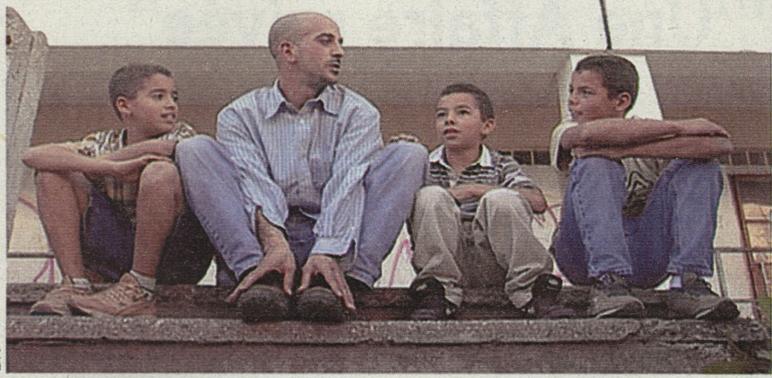
Rabah Ameer-Zaïmeche : On les a floutés histoire de les stigmatiser à notre tour, en retournant l'arme médiatique vers eux, en s'amusant à interroger leur identité : qui sont-ils ? ont-ils quelque chose à se reprocher ? sont-ils de vrais flics ?

Télérama : Beaucoup de scènes se déroulent dans la cage d'escalier...

Rabah Ameer-Zaïmeche : La cage d'escalier, elle aussi, c'est un personnage. On a tout fait pour l'embellir au maximum ! On l'a traitée comme un véritable tableau, on a boosté les couleurs. La cage d'escalier, c'est comme un entonnoir, ou un goulet d'étranglement. Tous



Rabah (à gauche) incarne un beur qui tente d'échapper à la double peine.



Kamel (Rabah) avec les « petits frères » de la cité.

les lascars ont le même souci d'espace : arrivés chez leurs parents, ils balancent leur cartable, et ils se retrouvent en bas, sans avoir forcément d'atomes crochus. Cela ne va pas sans rapports de force, sans ambiguïtés. A partir de la cage d'escalier, des fratries se constituent, entre cousins, frères, amis de tel village d'Algérie.

Télérama : Les fratries sont aussi liées au trafic...

Rabah Ameur-Zaïmeche : Le « shit » est un ciment social dans les cités. S'il n'y a pas ça, ça pète, pas en révolution, mais en émeutes. Les lascars travaillent toute

la journée, ils attendent les clients, c'est une vraie activité économique. La plupart sont respectés, ils sont dans la cage d'escalier, ils disent bonjour-bonsoir dans toutes les langues, on les aime parce qu'ils protègent aussi leur immeuble. Il y a très peu de cambriolages dans les grands ensembles, ils se déroulent plutôt à l'extérieur. Dépénaliser le shit, c'est bien, mais en même temps, qu'est-ce qu'ils vont devenir ?

Télérama : Est-ce que vous acceptez l'étiquette de « cinéaste de la banlieue » ?

Rabah Ameur-Zaïmeche : Je la revendique même, vu que le cinéma est né en banlieue ! Les premières caméras ont filmé la banlieue, les usines, et la plupart des studios de cinéma, que ce soit à Montreuil ou à Joinville, ont été bâtis en banlieue. La thématique de la banlieue ne date pas d'aujourd'hui, voyez *Casque d'or*, de Jacques Becker, avec ses « apaches » de Neuilly-sur-Marne : les « caillera » sont leurs dignes descendants. Qui dit cinéma de banlieue dit cinéma populaire. Pour moi, il n'y rien de péjoratif à être populaire ●

Propos recueillis par Jacques Morice



Lire aussi

la critique de Wesh wesh, qu'est-ce qui se passe ?, page 47.

L'avis de Malik Chibane, pionnier du cinéma de banlieue

"Un regard subtil sur la double peine"

En 1993, *Hexagone* sort en salles, et c'est soudain toute une frange de la population immigrée qui a enfin droit de cité sur les écrans. Le premier film beur de banlieue est né. Depuis, Malik Chibane a signé *Douce France*, *Né quelque part*, et s'apprête à tourner en septembre prochain une comédie musicale. Il a vu *Wesh wesh...* Réactions.

Ce qui a changé en dix ans

« J'ai été très ému par ce film, où l'on sent un vrai regard de cinéaste. C'est un état des lieux qui montre des gens que je n'ai pas encore vus dans le cinéma français. Il y a une humanité, une tendresse... C'est un film "pour", non pas "contre"... Quand j'ai fait *Hexagone*, il n'y avait pas eu la Coupe du monde, le phénomène Jamel Debbouze, Samy Naceri... Les beurs n'existaient pas à l'écran. Mon objectif était clair : montrer des gens jusque-là invisibles. Depuis, la situation a heureusement évolué. Et *Wesh wesh...* arrive après tout ça, mais en ayant son propre thème – la double peine –, sa noirceur, ses subtilités aussi. Aujourd'hui, la nouvelle étape, c'est de trouver des thèmes à partir desquels on puisse rendre universel cet espace singulier qu'est la banlieue. »

Néoréalisme à la française ?

« On n'est pas à la hauteur de la Nouvelle Vague ou du néoréalisme italien. On n'est pas

structurés, on travaille chacun dans son coin, à l'écart des réseaux habituels, du milieu du cinéma. *Hexagone* était un film associatif, *Wesh wesh...* c'est à peu près la même chose, avec cet outil nouveau qu'est la caméra DV. Il faut espérer qu'on tende vers des associations, et je sens comme un frémissement. Entre Samy Naceri, qui en a marre de tirer ses coups de feu, et les rappeurs, qui s'intéressent au cinéma, peut-être qu'un courant va émerger... »

L'absence politique

« Aux Bosquets ou aux Francs-Moisins, il y a un maire, là où, en milieu rural pour la même population, il y en aurait huit. La banlieue, c'est une zone sous-représentée politiquement et sous-équipée économiquement. Il a fallu attendre quarante ans pour qu'il y ait enfin une liaison entre Sarcelles [où il vit] et Saint-Denis [où il a sa maison de production] ! C'est l'esprit jacobin, de tout centraliser, de tout faire converger vers Paris. Mais, moi, je me rends rarement à Paris : je vis plus autour qu'à l'intérieur. Récemment, j'ai réalisé un documentaire sur l'absence de députés de culture musulmane à l'Assemblée nationale, alors qu'en Allemagne il y en a trois, aux Pays-Bas, neuf, en Belgique, cinq... Aujourd'hui, un Français sur cinq a un parent d'origine étrangère. Qui les représente ? Depuis l'effondrement du parti communiste, plus personne. »

Les humiliations

« Mon pense-bête pour souhaiter la fête de l'Aïd à mes parents, ce sont les six fourgons de CRS qui débarquent. Comme si cette fête était une menace ! On parle d'égalité des droits, de liberté de culte, mais il n'y a aucune mosquée en banlieue ! Les gens sont obligés de prier dans des terrains vagues, devant d'anciennes boucheries... On peut difficilement exiger des devoirs si les droits ne sont pas respectés. » ● **Propos recueillis par J.M.**



Le réalisateur Malik Chibane.

PATRICK MESSINA / METIS / EDITING SERVER